

STÉPHANIE
DESLAURIERS

STANKÉ

LA
TRAHISON
DES
CORPS



**STÉPHANIE
DESLAURIERS**

**LA
TRAHISON
DES
CORPS**

STANKÉ
Une société de Québecor Média



Je n'ai jamais eu peur de mourir.

Sauf une fois, c'est vrai. J'étais de retour de chez mes parents, dans la voiture. Il faisait déjà nuit depuis un moment. En février, même lorsque le soleil brille de toutes ses forces, il fait un froid de mort. J'ai toujours détesté l'hiver. Surtout février. Surtout après cette nuit-là.

La neige valsait sur la chaussée, pareille à une aurore boréale immaculée. D'ailleurs, je ne suis pas certaine de savoir où elles se produisent, les aurores boréales. Dans le nord du Québec ? Du Canada ? Du monde ? À moins que ça ne soit au pôle Sud ? Je ne sais pas. Tant de choses que je ne sais pas. Que je ne saurai jamais.

À ce moment-là, tout ce qui m'importait, c'était de rentrer chez moi. Ces mots revêtaient alors une drôle de signification : je ne savais plus trop où je me sentais vraiment chez moi. La peur du vent glacial, de son sifflement sournois, de la neige qui tombait à

un rythme soutenu, me forçant à accélérer la cadence de mes essuie-glaces pour qu'ils soient efficaces, me poussait tout de même vers cette demeure que je partageais avec Mathias et Jade-Anaïs.

Pour calmer mon insécurité, je m'imaginai ma fille, ma toute petite fille qui grandissait trop vite. Quatre ans. Je m'efforçais d'entendre son rire, de sentir son souffle dans mon cou lorsque je la prenais, endormie sur le divan, pour l'emporter dans sa chambre sans la réveiller.

Alors que mon esprit vagabondait, faisant naître un sourire sur mes lèvres, j'ai perdu le contrôle. Littéralement. J'ai senti la voiture bifurquer vers la gauche sans que j'aie touché à quoi que ce soit. J'ai donné un coup de volant à droite, sans doute trop fort, étant donné mon état de panique soudain, moi qui, quelques secondes plus tôt, sentais le cœur de ma Jaja battre contre ma poitrine.

J'ai évité de justesse une voiture qui, elle, avait pu garder le cap. Je me rappelle avoir regardé le sol, l'aurore boréale, puis pensé : « La dernière chose que je verrai, c'est cette neige qui danse. » J'ai dû tenter d'appuyer sur la pédale de freins, et probablement que j'ai fermé les yeux, car ce dont je me souviens par la suite, c'est de les avoir rouverts et d'avoir vu les quelques voitures qui arrivaient en sens inverse sur la route sinueuse de campagne. La mienne était arrêtée. Le calme régnait dans l'habitacle, incongru.

Un automobiliste s'est arrêté, a cogné à ma fenêtre. J'étais immobile. Immobilisée, plutôt. Incapable de quoi que ce soit. Il a ouvert la portière pour me

demander si tout allait bien. J'ai hoché la tête, regardant toujours droit devant moi. Il me parlait, je crois. J'ai levé la main gauche vers lui, murmuré un merci avant de refermer ma portière et de repositionner mon véhicule dans la bonne voie afin de reprendre la route.

Mes mains tremblaient, mes jambes aussi. Si je n'avais pas porté de manteau, je crois que j'aurais pu apercevoir mon cœur soulever mon chandail tant il battait fort. Mais si je n'avais pas eu à porter de manteau, ça n'aurait pas été l'hiver et je n'aurais pas valsé avec la neige.

Les gens qui ont frôlé la mort disent souvent avoir vu leur vie défiler sous leurs yeux. Moi, c'est le défillement de ma vie, de ma Jade-Anaïs, qui a failli provoquer ma mort.



J'inspire profondément, expirant ensuite ce mauvais souvenir. Plus de quinze ans se sont écoulés depuis cette nuit. Je me souviens très bien d'avoir pris Jade-Anaïs dans mes bras à la minute même où j'ai mis le pied dans la maison. Elle était vivante. Moi aussi.

Je me retourne vers Madame La Marquise, qui émet un miaulement en frottant son derrière sur ma cheville. Elle saute sur mon ventre, son lieu de prédilection. Rapidement, je sens la vibration de son ronronnement, gage de contentement. « Comme t'es belle. Oui, t'es la plus belle, toi. » C'est une magnifique

siamoise de huit ans, qui fait mon bonheur quotidien depuis autant d'années. Ses yeux, qui semblent fixer son museau en permanence, lui donnent un air naïf, inoffensif. Son poil blanc, grisonnant, est soyeux comme tout. Je laisse ma main glisser dans son pelage, ce qui fait redoubler d'ardeur son ronronnement. Je soupire d'aise en fermant les yeux.

De cette manière, j'arrive à mieux sentir le poids de son petit corps sur le mien, sa chaleur qui se mêle à la mienne. Une légère brise fait voyager les effluves du lilas japonais qui trône dans ma cour. Je hume cette odeur si douce et si puissante à la fois. Le vent s'invite encore et encore sur mon visage, le caressant par intermittence. Les paupières toujours closes, j'arrive à dire à quel moment exactement les nuages couvrent le soleil; d'un coup, mes yeux ne perçoivent plus cette lumière orangée qui s'immisce entre mes cils. Que du gris, foncé. Puis, la couleur chaude revient en force, encore plus intense, plus vibrante, que dans mon souvenir.

Sans même ouvrir les yeux, je peux voir les deux arbres qui s'enlacent à ma gauche. Deux érables qui se font la cour, valsent, se respirent, s'inspirent. Ne dit-on pas que nous sommes plus fragiles lors de l'inspiration? C'est ce que ma professeure de yoga répète depuis plus de dix ans. « Doucement, on inspire. Puis, on fait l'effort sur l'expiration, là où on est le plus fort. » La vie m'inspire mais me fragilise en même temps.

Les yeux ainsi clos, j'arrive à entendre les notes de la guitare de Salomé Leclerc. Sa voix aussi. « Dans la prairie, y a un bouleau... » Mon jardin est ma prairie. Dans ma prairie, il n'y a pas de bouleau. Outre les

deux érables amoureux, un grand chêne, solide et fier. Qui ne tangué jamais. Mais qui menace, depuis peu, de se briser dans la tempête, dans le vent acharné. Lui aussi, son écorce le trahit.



Enfant, je harcelais presque mes parents pour avoir un chat. À l'époque, je disais « Zion-Tigre » pour désigner cet animal gracieux. « Non. » Point à la ligne. Pas de discussion. Jamais de discussions, avec eux. Même aujourd'hui. Si on ne nomme pas les choses, elles ne deviennent pas vraies. Mieux vaut donc les taire.

À chacun de mes anniversaires et à chaque Noël se retrouvait sur ma liste « Un chat ». Rien d'autre. Pas de poupées, de maisonnette, de mini-cuisinière ou de mini-four pour faire des *cupcakes*. Pas de corde à sauter, d'élastique pour chanter en dansant « Un, deux, trois, Popeye, quatre, cinq, six, Olive », pas de vélo ni de patins à roulettes. Pourtant, j'ai reçu tout ça et bien plus encore. Mais pas de chat. « Je suis allergique ! » scandait ma mère. Je me retournais alors vers mon père, qui n'osait rien dire. Il se contentait de hocher la tête pour lui donner raison ou encore de me sommer de ne pas insister afin de ne pas déclencher une colère chez elle.

À la fin de toutes les années scolaires, alors que je m'étais appliquée à être une bonne élève, à respecter les consignes, à ne pas griffonner pendant les

explications de mon enseignante, à ne pas couper la parole lorsque j'étais en désaccord, à ne pas jouer à la bagarre avec les garçons dans la cour d'école, bref, alors que j'avais tout fait sauf être moi-même, j'osais demander, une fois de plus, un chat.

Toujours rien. Mais des chiens, ça, oui. Parce que Bernard en voulait. Et puis, parce que Bernard en aurait voulu s'il avait toujours été là.



Ma mère a dû faire un doigt d'honneur à son Dieu tout-puissant quand Il s'est trompé d'enfant : il lui a pris son Bernard et pas « la Camille à son père ».

Bernard, qui n'a jamais demandé de chat. Bernard, qui aimait les chiens. Bernard, qui était un gentil garçon. Qui acceptait – qui semblait même adorer – de se faire donner la bise, à dix ans, lorsque ma mère venait nous conduire à l'école. Mon frère, Bernard, qui excellait en mathématiques : « L'intelligence à l'état pur ! » claironnait notre mère. Mon père passait invariablement derrière moi, me donnait une petite tape sur l'épaule ou encore m'ébouriffait les cheveux en signe de réconfort. Moi aussi, je voulais être une intelligence pure. Mais j'étais plutôt une artiste impure. Une peintre amateur et passionnée qui s'enfermait au sous-sol avec ses tubes de peinture, ses pinceaux et ses toiles vierges. Qui s'évadait dans les couleurs, dans leurs teintes, leurs nuances infinies. Je me sentais

alors toute-puissante, créatrice de tout ce que je désirais. Cet effet s'estompait à mesure que je montais les marches menant au rez-de-chaussée, où ma mère me jetait un regard dédaigneux en voyant les taches sur mes doigts, mon visage, mes vêtements mal protégés par mon tablier désuet. Et l'odeur, aussi. Ce que ça pouvait l'énerver ! Mais mon père lui faisait tout accepter à force de compromis : « Camille va s'installer dans le sous-sol, dans la petite pièce du fond. C'est elle ou moi qui nous chargerons du ménage. Tu n'auras jamais à y aller. Et j'irai avec elle acheter son matériel. Tu n'auras pas à dépenser un sou de ta poche. » Rien n'y faisait ; elle aurait tellement préféré que je joue aux poupées, aux échecs, que je lise en silence. Mais je n'étais pas comme ça. Je n'étais pas Bernard.



Je lui en ai tellement voulu quand il s'est fait faucher par cet automobiliste ! Déjà, quand il était là, je n'étais pas assez. Mais dorénavant, j'allais en plus devoir combler son absence. Son énorme absence. La première chose que je me suis dite quand mon père m'a annoncé que Bernard était à l'hôpital, ç'a été : « Il ne faut pas qu'il meure. Maman va m'en vouloir. » C'est horrible, je sais.

J'avais douze ans et mon frère, dix. Avant moi, ma mère avait fait une fausse couche alors qu'elle attendait un petit garçon. J'avais été son prix de

consolation. Elle ne savait que faire d'une fille, tout comme elle ne savait que faire de sa féminité. À douze ans, je commençais à avoir des seins : je n'aurais pas dû. Elle devait m'accompagner au centre commercial, choisir des soutiens-gorge, dépenser ses précieux dollars en serviettes hygiéniques. Me montrer comment les placer dans ma petite culotte, surtout. Passer du temps avec moi. Partager des moments intimes avec la fille qu'elle aurait préféré ne pas avoir.



Jade-Anaïs. Comme j'aime prononcer son nom ! Je ne m'en lasse jamais. Le nom d'une personne, c'est souvent la première chose qu'on apprend d'elle. La première question qu'on lui pose. Jade-Anaïs. Ce nom évoque la douceur, l'unicité. Exactement ce que je voulais que ma fille soit alors qu'elle n'était qu'un embryon. Je me revois appeler Mathias pour lui proposer ce nom. Il était au boulot, comme toujours. Il était en réunion, comme c'est souvent le cas. J'ai mentionné à sa secrétaire que c'était une urgence. Elle l'a fait sortir de sa réunion pour qu'il prenne l'appel. Je ne lui ai dit que ça : Jade-Anaïs. Évidemment, il s'est mis en colère : « Tu me déranges en plein *meeting* pour me dire ça ? » À mon tour, j'ai été furieuse. Je venais de lui dire que notre fille porterait ce nom jusqu'à sa mort, et la seule chose que cela suscitait en lui, c'était de la colère. Je crois que c'est la seule

émotion qu'il connaisse réellement, d'ailleurs. Je me suis mise à pleurer, ce qui a accentué son émotion. On a fini par raccrocher, et moi, par sécher mes larmes. J'avais trouvé le nom de notre enfant, de l'enfant que je portais : Jade-Anaïs.

Aucun de mes élèves ne s'appelait ainsi. Ce qui est une chance lorsqu'on enseigne à des enfants de riches à Outremont. J'en ai vu passer de toutes sortes : Laurence-Charlotte, Catherine-Ève, Jasmine-Rose. Jamais je n'aurais appelé ma fille comme ça : ces trois enfants étaient insupportables.

Avant de la sentir en moi, je n'avais jamais souhaité être immortelle. Mais une fois qu'elle s'est installée, qu'elle a pris ses aises et qu'elle est devenue plus vraie que vraie, j'ai bien compris que je ne pouvais plus mourir. Pas avant elle, du moins. Elle devenait, avec chaque jour qui passait, non seulement ma raison de vivre mais aussi ma raison de ne pas mourir.

Puis, elle a grandi. Je me suis de nouveau retrouvée seule avec moi-même. Et avec les reproches de Mathias. Alors, j'ai peint. J'ai peint ses reproches, j'ai peint la distance qui ne faisait que s'accroître entre nous avec la croissance de Jade-Anaïs. Vraiment, nous n'avions rien en commun.

« Alors que je resserrais mon foulard autour de mon cou, mes anticorps déposaient les armes. Moi, je me sentais vivante. Les feuilles tournaient au rouge, au jaune et à l'orangé. Certaines tombaient sous les bourrasques. D'autres, plus frêles, n'avaient besoin que d'une légère brise. Comme moi. Mais je ne le savais pas. »

Camille souffre d'un cancer incurable progressant très rapidement. Quelques mois après le diagnostic, elle décide de mourir.

Durant sa dernière journée, elle revient sur les événements qui ont fait éclater la famille qu'elle formait avec son mari et sa fille et réfléchit à son émancipation, après avoir longtemps cherché à taire ses différences. Elle redécouvre le début de sa vraie vie, si proche de la fin.



Psychoéducatrice, Stéphanie Deslauriers a créé en septembre 2010 un blogue à succès intitulé Ensemble, maintenant. Elle a collaboré avec *La Presse* à quelques reprises et a participé à plusieurs émissions pour aborder des sujets en lien avec sa profession. Elle a remporté le Grand Prix de littérature adulte de la Montérégie pour son premier roman, *L'Éphémère*, paru en 2014.

